

Epreure

L'ACROPOLE

REVUE MENSUELLE

21, RUE LOUKIANOU, 21

ATHÈNES

vol. 5, 1921, fasc 3.

TP 482P(18)

A. Marnier

F. Corby

Hommage
athénien

J. Sarrus

PARIS CITÉ PROTOHELLÉNIQUE

de
J. Ivorones

QUAND la direction de la nouvelle revue athénienne l'*Acropole* m'a demandé ma collaboration, je mettais la dernière main à un ouvrage qui aura pour titre : *Civilisation et Religion protohelléniques*, et qui sera surtout consacré à l'explication des monuments figurés, d'une étonnante richesse, que nous a laissés l'époque préhistorique qu'on a appelée tour à tour *mycénienne*, *préhellénique*, *minoïque*, *protocrétoise*, *égéenne*, etc. Il y a, dans ce livre, quelques pages sur l'origine de la *Lutecia*, île et ville du peuple gaulois des *Parisii*, pages qui intéressent, je crois, autant Paris qu'Athènes, les *acropoles* des deux nations amies et alliées d'aujourd'hui. J'ai donc pensé que, mieux que tout autre, ce sujet pouvait convenir à une revue qui porte le nom d'*Acropole*, et qui est à la fois une revue de langue française et d'esprit hellénique.

Telle est la *genèse* de cet article. En détachant ces pages de mon prochain livre, je les ai rédigées à nouveau, de manière à en former un ensemble qui puisse être lu indépendamment des autres chapitres de l'ouvrage dont elles font partie, et qui, je l'espère, ne tardera pas à paraître.

LES MONUMENTS

Parmi les plus remarquables monuments « archéologiques » de Paris figurent trois autels à reliefs, d'époque et de fabrication gallo-romaines, découverts, avec un quatrième très

21

Bibliothèque Maison de l'Orient



071848



mal conservé, le 16 mai 1711, à Paris, au chevet de la cathédrale de Notre-Dame, comme on creusait le caveau destiné à inhumer les prélats de cette église — le *Parthénon* de cette ville — dans l'île de Lutèce, et conservés maintenant au Musée de Cluny.

Ces quatre autels, mille fois reproduits et commentés par un grand nombre de savants français et allemands, sont dédiés, d'après une inscription de l'un d'entre eux, à Jupiter, par les marins de Paris, *nautae Parisiaci*, sous le règne de l'empereur Tibère (14-37 après J.-C.) :

TIB. CAESARE
AUG. IOVI OPTVMO
MAX. SVMO
NAVTAE PARISIACI
PVBLICE POSIERVNT¹

Le plus intéressant de ces quatre autels, qui forment un ensemble contemporain, présente sur ses quatre faces (fig. 1-4) des figures dont les noms sont inscrits en caractères latins.



Fig. 1 à 4.

La première face (fig. 1) représente un TARVOS TRI-GARANVS sous la forme énigmatique d'un grand et fort taureau, debout entre deux oliviers et portant sur son dos trois cigognes.

Sur la seconde face (fig. 2) se trouve le nom ESVS au-dessus de la figure d'un homme barbu, portant le court chiton des artisans grecs, et en train d'abattre, avec soin,

¹ Orelli, 1993 ; *Corp. Inscr. Lat.*, XIII, 3026 a, p. 466 ; Dessau, *Inscr. Lat. sel.*, 4613 a.

les branches d'un olivier. Il se sert, pour ce travail, de la hache des charpentiers, *σκέπαρνον*.

Les deux autres faces de l'autel représentent JOVIS (fig. 3) et VOLCANVS (fig. 4), debout, vus de face, avec les costumes et les attributs ordinaires des dieux hellènes Zeus et Héphestos, et n'ont besoin d'aucun commentaire, contrairement aux figures, si énigmatiques, des deux premières faces.

Un autre autel², de forme semblable, mais d'une fabrication plus parfaite, quoique également gallo-romaine, trouvé en 1895 sur la rive gauche de la Moselle, près de Trèves, et dédié à Mercure par un *Mediomatricer Indus* — c'est-à-dire un habitant du pays des *Mediomatrici*, qui



Fig. 5.

2. H. Lehner, *Arch. Anzeiger*, 1897, pp. 16-17, fig. 5-6; S. Reinach, *Répert. des Reliefs*, II, p. 89, fig. 5-6; *C. I. L.*, XIII, 3656; Dessau, *Inscr. lat. sel.*, 4612; F. Hettner, *Illustrierter Führer durch das Provinzialmuseum in Trier* (1903), p. 23, n° 31; *Bonner Jahrbücher*, 100 (1896), p. 209, fig. 29; Lehner, *Korrespondenzblatt der Westdeusch. Zeitschr. für Geschichte und Kunst*, vol. XV (1896), p. 35, fig. 1, et p. 39, fig. 2; S. Reinach, *Cultes et Mythes*, I, p. 42, 66; *Revue celtique*, XVIII, p. 256, fig. 3-4; etc.

était limitrophe, au sud, de celui des *Treveri*, et correspond au pays des Trois-Évêchés, au duché de Deux-Ponts et à une



Fig. 6.

Tarvos Trigaranus. Sur la face voisine (fig. 6) se trouve le dieu de la dédicace, Mercure, reconnaissable à ses pieds ailés

partie de l'Alsace — réunit sur une de ses deux faces (fig. 5), les seules qui nous aient été conservées, les deux figures d'*Esus* et de *Tarvos Trigaranus* de l'autel de Notre-Dame de Paris. Ces deux figures y sont disposées de la manière suivante : Un homme mortel — comme le prouve, selon l'habitude des anciens artistes, sa taille humaine, c'est-à-dire de moitié plus petite que celle des deux dieux de l'autre face (fig. 6) — porte, comme l'*Esus* du relief de Paris, un chiton d'artisan grec, et il est aussi, comme lui, en train d'abattre un arbre, qui cette fois est un chêne, sur lequel sont perchées les mêmes trois cigognes, pendant qu'au-dessus apparaît la tête puissante du même taureau

et à la bourse qu'il tient dans sa main droite, debout et de face, à côté d'une déesse de même taille, dans laquelle les savants croient voir *Rosmerta*, la mystérieuse compagne celtique d'Hermès de la « Gallia belgica » et de la « Germania superior »¹, mais qui, dans ce relief de Trèves, a l'apparence extérieure d'une des *Horae*, les compagnes grecques d'Hermès, notamment de celle qui, à l'exception de la tête, est tout entière couverte, même les mains, d'un riche et large manteau². Du reste, les attributs (fruits, œufs d'oiseaux, corne d'abondance) que cette Rosmerta porte sur d'autres reliefs conviennent parfaitement à une *Hora*, grecque d'origine, dont le nom serait 'Ροδρμήτρη (comparez l'Ὀρτυγρμήτρη), 'Ροδρσμιγῆς ou 'Ροδρσμιρτος. L'Hermès et la Rosmerta de notre relief n'ont rien autre de gaulois ou de celtique que les *torques* indigènes qu'ils portent au cou. Enfin, entre eux, et comme gardée par eux, se trouve une grande ciste carrée, dont le couvercle est grand ouvert, la φωρητός des *Horae*, des déesses des mystères d'Éleusis et des magiciennes de la religion hellénique³.

*
* *

Pour que le lecteur se rende compte du labyrinthe des différentes opinions et explications des savants de France, d'Allemagne, et d'ailleurs, sur ces deux figures énigmatiques d'*Esus* et de *Tarvos Trigaranus*, ainsi que sur celles de *Teutates* et de *Taranus*, qu'un passage célèbre du poète Lucanus rapproche d'*Esus*, et sur celles de *Cernunnos* et des *Eurises* que nous voyons sur les deux autres reliefs de Notre-Dame de Paris, je suis obligé de le renvoyer à l'immense bibliographie des travaux relatifs à toutes ces figures, bibliographie dont une

1. M. Ihm, dans Roscher, *Myth. Lex.*, s. v. *Rosmerta*, p. 209-225.

2. Cf. Heuzey, *La danseuse voilée d'Auguste Titeux* (*Bulletin de correspondance hellénique*, vol. XVI, p. 84, pl. IV); Svoronos, *Τὸ ἐν Ἀθήναις Ἑθνικὸν Μουσεῖον* (ou l'édition allemande, même page), p. 239 s., pl. XXXII, 2.

3. Svoronos, *Journal international d'archéologie numismatique*, vol. XIV (1912), p. 265 et s.

grande partie se trouve indiquée aux articles : *Esus, Cernunnos, Eurytes, Garanus, Karanos, Rosmerla, Taranis, Tarvos Trigaranus* et *Teutates* du *Dictionnaire des Antiquités* de Saglio, du *Myth. Lexicon* de Roscher et de la *Real-Encyclopédie* de Pauly-Wissowa¹.

Je ne discuterai pas non plus ici les différentes opinions des savants, qui, du reste, la plupart du temps, s'entrechoquent et se détruisent mutuellement. J'exposerai simplement les miennes, qui n'ont rien de commun avec celles de mes devanciers. Si le lecteur trouve dans mes explications, comme je le crois, la solution sûre et définitive de tous ces problèmes, il pourra, en même temps, considérer toutes les précédentes comme annulées.

En général, à mon avis, il ne s'agit, dans ces figures, ni de divinités *celtiques*, qui, d'après ce qu'on nous dit d'elles, étaient des divinités assez sauvages, et même anthropophages,

1. Voici quelques indications de sources qui se rapportent aux quatre autels de Paris : Montfaucon, *L'Antiquité expliquée et représentée en figures*, 2, 2, 424 s. ; J. de Witte, *Revue archéol.*, N. S., XVI^e année, vol. 36 (1875), p. 386 ; V. Duruy, *Histoire des Romains*, 4, 29 ; F.-G. de Pachtere, *Paris à l'époque gallo-romaine*, pl. 13 ; S. Reinach, *Cultes, mythes et religions*, I, p. 233 ; Alex. Bertrand, *Nos origines : la religion des Gaulois, les Druides et le druidisme*, fig. 50 ; E. Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*, III, 266-269, pl. 11 (cf. aussi II, 506) ; E. Espérandieu, *Recueil général des bas-reliefs de la Gaule romaine*, IV, p. 207-217 où une immense et complète, jusqu'alors, bibliographie ; S. Reinach, *Répertoire des reliefs grecs et romains*, II, 241 ; Studniczka, *Arch. Jahrbuch*, XVIII, 1903, 17, fig. 2 ; R. Mowat, *Bull. épigr. de la Gaule*, 1881, p. 60-70 et 1883, pp. 163-166 ; Le même, *Bull. de la Société de linguistique de Paris*, n° 22, p. 48 ; Le même, *Revue des Revues*, 7, 1882, p. 229 ; Le même, *Remarques sur les inscriptions antiques de Paris*, p. 89 s. ; Haug, *Die Viergöttersteine (Westdeutsche Zeitschrift f. Gesch. u. Kunst*, 10, 1891, 152, n° 197) ; Héron de Villefosse, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, 1901, 32 ; Chr. W. Glück, *Die bei Caesar vorkommenden Namen*, p. 85, note 1 ; Usener, *Rhein. Mus.*, 58 (1903), 31 ; Th. Biet, *Beiträge z. latein. Grammat.*, 3 (*Rhein. Mus.*, 52, 1897, Ergänzungsheft, p. 57) ; D'Arbois de Jubainville, *Les noms gaulois chez César*, p. 220 s. ; Camille Jullian, *Histoire de la Gaule*, II, 147, 1 ; F. Solmsen, *Beiträge zur griech. Wortforschung*, I, 119 ; Ad. Holtzmann, *Deutsche Mythologie*, 103 s. ; J. G. Cuno, *Vorgeschichte Roms*, 1 : *Die Kellen*, p. 339 et p. 146 s. ; Fr. Münzer, *Cacus der Rinderdieb*, p. 93 s. (cf. *Rhein. Mus.*, 53, année 1898, 602-603, note 3), Wissowa, *Berl. Phil. Wochenschrift*, 1913, 882 ; S. Reinach, *Bronzes figurés (Antiquités nationales*, 2, p. 121 note ; cf. p. 278) ; D'Arbois de Jubainville, *Le cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique*, p. 385, note 1 ; Le même, *Revue celtique*, 28, 41.

ni de grands mystères incompréhensibles, comme beaucoup le prétendent; il s'agit tout simplement de figures qui appartiennent à de très vieux cultes, propres aux marins grecs de l'antiquité, aux *naulac* du commerce international, qui, dès une époque fort reculée, et même préhistorique, comme celle de la thalassocratie minoïque, apportèrent avec eux leurs cultes jusque dans ces pays celtiques si éloignés, mais qui étaient toujours de grandes échelles de commerce par eau entre l'Orient grec et l'extrême Occident celtibérique. Après avoir traversé heureusement les mille dangers du voyage, ces hardis marins s'établissaient, soit pacifiquement, soit par la force, sur des îles et dans des ports favorablement situés pour les transactions commerciales. Leur premier soin était d'y ériger des autels, pour leur propre usage, et de remercier les dieux et les héros marins de leur pays qui les avaient protégés durant leurs courses périlleuses. Ainsi établi dans une contrée nouvelle, ce culte se mêlait peu à peu aux cultes indigènes, sans jamais pourtant perdre ni le caractère hellénique de son origine ni les noms grecs de ses divinités, noms qu'on peut presque toujours reconnaître facilement, malgré les déformations inévitables qu'ils ont subies en passant par la bouche de peuples indigènes qui ignoraient le grec. Ces peuples ont donc accepté et conservé ces dieux étrangers, en les revêtant simplement du caractère extérieur de leurs propres cultes.

ESVS, HESVS ou AESVS = AISIOS, ASIOS, ASOS

Ainsi, l'*Esus* des deux reliefs de la Lutetia des *Parisii* et de Trèves (Τριήρες), divinité dont on trouve le nom écrit aussi *Hesus* et *Aesus* dans les rares sources anciennes qui en font mention¹, n'est primitivement, selon moi, que le fameux héros grec teucrien *Asos* (Ἄσος, Ἄσιος ou Ἀΐσιος) — hypostase du Zeus

1. Lucanus, *Pharsal.*, I, v. 444-446; Lactant., *Inst. div.*, I, 21; *Schol. Lucan. M. Annaei; Lucani Commenta Bernensia* ed. Usener; Roscher, *Myth. Lex.*, s. v. *Taranis*.

protohellénique Ἄσιος¹, dont le nom venait de αἴσιος (*de bon augure*)² — héros éponyme de la ville d'Asos ou Assos, en Troade. On racontait que ce héros, artisan doublé d'un savant, initié aux mystères (φιλόσοφος μαθηματικός, τελεστής), avait fabriqué avec le bois d'un olivier sacré le célèbre *Palladion* de bois (ξύζων) de la ville de Troie et l'avait donné au roi des Troyens ou Teucriens, Tros. Ce fut lui aussi qui donna son nom à tout le grand continent d'Asie (Ἀσίη), qu'avant lui on appelait *Epire*³.

Le court vêtement des artisans grecs, *exomis*, que porte notre héros Esus sur les deux reliefs, et qui est identique à celui d'Epeios qui fabriqua le célèbre cheval de bois du siège de Troie, ou à celui d'Argos qui construisit le fameux navire Argo, *exomis* que ces artisans portent à l'exemple de leur patron Héphaestos; la hache de menuisier ou de charpentier dont se sert Esus pour émonder l'arbre d'un de nos autels et pour abattre celui de l'autre autel pour fabriquer son Palladion; l'application studieuse et tranquille avec laquelle il travaille, et qui ne ressemble en rien à la furie d'un Hallirotios abattant l'olivier sacré ou d'un Lycourgos saccageant les vignes de Dionysos; le fait que les *xoana Palladia* étaient fabriqués avec le bois des oliviers consacrés à Pallas ou avec celui du chêne divin de Dodone, arbres qu'on reconnaît aisément dans ceux de nos reliefs; le sort vieux *Palladion*, extrêmement artistique, qui orne les monnaies frappées, au v^e siècle avant J.-C., par la ville d'Assos, en Troade⁴, éponyme de notre Esus; enfin, d'autres faits dont j'exposerai une partie plus loin : tout cela ne me laisse aucun doute que l'*Esus*, *Hesus* ou *Aesus* n'est autre que l'αἴσιος Ἄσιος, qui

1. La ville crétoise Asos possédait un très ancien sanctuaire consacré à cette forme de Zeus : Ἀσίου Διὸς ἱερόν ἀρχαϊότατον.

2. Etym. m. s. v. Ἄσιος... παρὰ τὴν αἴσαν, αἴσιος καὶ ἄσιος.

3. Joh. Antioch., *Fgm.*, 24, 7; Tzetzes, *Lyk.*, v. 355; Suidas, s. v.; *F. H. G.*, IV, 551; *Schol. B.*, l. VI, 311; Eusth., *Dion perieg.*, v. 620; Malalas, p. 105 B.; Kedrenus, l. 229 B.; Roscher, *Myth. Lex.* et Pauly-Wissowa, *Real-Encyclop.*, s. v. *Asios*.

4. Babelon, *Coll. Waddington*, pl. I, 7; Head, *Hist. num.*, 2^e édit., p. 542.

fabrique, sur nos deux reliefs, un de ces *Palladia* si vénérables, si chers et si indispensables aux matelots de toute l'antiquité hellénique, et dont ils ornaient les proues ou les poupes de leurs navires. Ils les regardaient comme les dieux tutélaires (*tutela navium*), comme l'âme de leurs vaisseaux, comme la puissance dont dépendait la vie des marins de l'équipage¹. Quand ces marins, commerçants ou colonisateurs, abordaient sur une terre nouvelle, ils sortaient de leurs navires les images de leurs dieux et les déposaient dans les acropoles des villes qu'ils construisaient, telle que *Lutetia*, la cité des *Parisii* qui, au point de vue commercial, se trouve précisément située au meilleur point géographique, sur les rives de la Seine, « voie naturelle qui réunit la Méditerranée à l'Océan » (E. Reclus).

La figure de Volcanus (Héphaestos), patron des artisans mortels, tels qu'Ésus, qu'on voit sur une des faces du même autel de Paris (fig. 3); celles des deux Dioscures, protecteurs spéciaux des marins en voyage, qu'on voit sur deux des faces du second autel de Paris (fig. 9-10, p. 336): l'Hermès, grand dieu du commerce international, auquel est dédié le relief de Trèves, ou Trier, Τριούρηος, nom qui vient probablement du grec τριούρης, τριήρην, τριηρίται, et signifie les *naulae* de longues courses, équipages des *trirèmes* grecques, sont pour moi autant d'arguments en faveur de mon explication.

Ainsi, en adorant Esus, les marins de Paris invoquent le constructeur des *Palladia*, des *tutela navium* de bon augure, αἰῶν, qui assurent les *bons voyages*, c'est-à-dire la chose que souhaitent avant et partout les marins de toutes les époques.

Mon explication, qui me paraît déjà très vraisemblable par ce que je viens de dire, devient, à mon sens, tout à fait sûre par l'éclaircissement qu'elle apporte de la figure du taureau énigmatique *Tarvos Trigaranus*, — ce gardien d'un bois d'oliviers sacrés, entre deux desquels il se tient, — et de celle des trois cigognes qui sont perchées sur ce taureau ainsi que sur

1. Svoronos, *Stylides, ancras hierae*, etc. (*Journal international d'archéol. numism.*, vol. XVI, p. 98 s.)

le chêne dont, — ainsi que de l'olivier, — l'Esus des autels de Paris et de Trèves tire son palladion.

TARVOS TRIGARANUS = ΤΑΡΒΟΣ ΤΡΙΚΑΡΗΝΟΣ

En réalité, dans ce grand et fort taureau *Tarvos Trigaranus*, je vois tout simplement — et sans avoir besoin de corriger arbitrairement en ΤΑΥΡΟΣ (taureau), comme l'ont fait tant de savants, le mot bien clair de ΤΑΡΒΟΣ — le symbole et l'incarnation de la grande force physique (qui inspire à la fois l'admiration et la terreur, chose que les Grecs exprimaient par le vieux mot homérique τάρβος) des trois frères du mythe, *pélasges* d'origine (πελαργοί = πελασγοί) et d'une force surhumaine, symbolisés par les trois cigognes (πελαργοί) qui chevauchent le taureau. Ces trois frères, bergers rois, venus ensemble de l'Argos Πελαργικόν de la vallée thessalienne du Pénée, fondèrent la dynastie des premiers Argéades de la Macédoine, dont descendaient Alexandre le Grand et Antigone II, qui utilisa cette tradition quand il érigea à Délos le grand monument de ses vingt et un *Progenes* légendaires, qui sont les Argéades, compagnons d'Héraklès dans son expédition navale à travers les pays celtiques d'Occident, et jusqu'à Paris (cf. plus loin).

Le plus célèbre de ces trois frères était *Garanus* ou *Karanus*, berger d'une force herculéenne, qui, avec ses deux frères, devint un *Trigaranus* (= Τρικάρανος = τρικάρηνος), démon triple dans la mythologie grecque, qui l'oppose à son adversaire italien, le malfaiteur (κακός) *Cacus* ou *Geryones*, triple géant du mythe de *Caranus* ou *Garanus*. Ce dernier est considéré par tous comme Hercule lui-même, l'ancêtre des Héracléides, *Argéades* ou *Argei*, rois de Macédoine. C'est ce *Garanus* qui accompagna Hercule dans les voyages qu'il entreprit, sur le navire divin, en forme d'une coupe d'or, que lui avait donné Hélios, vers l'extrême occident celtique pour en rapporter

les bœufs de Géryones et les pommes d'or des Hespérides (Apollod., II, 10, 1-8).

Garanus — que les sources anciennes latines appellent aussi *Caranus*, et, une fois, *Recaranus*, qu'il faut certainement corriger en *Trecaranus*, — le dompteur de Cacus¹, a été reconnu déjà, en 1557, comme identique à *Karanos*, l'ancêtre des rois macédoniens, les Karanides. Mais cette opinion, si juste, et plusieurs fois soutenue par de grands savants², n'a pas pu, jusqu'à présent, s'imposer à la majorité des érudits, qui cherchent encore, dans presque toutes les figures dont nous parlons, des divinités *celtiques* indigènes.

Aux arguments des savants qui identifient *Garanus* à *Karanos* (de *κίρα*, *tête*, *cap*, *chef*, *τίρηνος*), je peux ajouter cette autre considération, que *Garanus* n'est pas, comme on le croit généralement, une corruption, mais bien la forme primitive pélasgique de Macédoine, où la lettre K est souvent remplacée par la lettre Γ, par exemple, Γρηστωνία et Κρηστωνία, Γαρησκόζ et Gareskii, Γχοριτσά (gr. mod.) et Κορεστία³. Je peux ajouter aussi le fait que, de même que l'ancêtre des rois macédoniens *Karanos* était un grand chef de bergers, d'une force herculéenne, de même *Garanus* est appelé *pastor magnorum virium* par Verrius Flaccus, qui ajoute qu'autrefois tous ceux qui possédaient une grande force physique, comme ce *Garanus*, étaient surnommés *Hercule*. C'est ce qui nous explique pourquoi, dans le monument de Délos, à la tête de *vingt et un* ancêtres (πρόγονοι) du roi Antigone II, se trouvait la statue d'un homme d'une taille hercu-

1. Verrius Flaccus, chez Serv., *Verg. Aen.*, p. 203; Aurel. Victor, *Or. Gent. Rom.*, 8.

2. Schott, éditeur de l'*Origo* (Douai, 1577); Jordan, *Hermès*, III (1869), p. 409; et chez Preller, *Rom. Myth.*, 3^e édit., II, 283, 4; Steuting: Roscher, *Myth. Lex.*, s. v. *Garanus*; Böhm: Pauly-Wissowa, *Real-Encyclop.*, s. v. *Garanus*, p. 752, s.

3. Svoronos, *L'hellénisme primitif de la Macédoine* (Paris, 1919), p. 54 (*Journal intern. d'archéol. numism.*, vol. XIX, p. 54).

l'éenne en comparaison de celle de ses vingt compagnons¹, qui tous appartiennent à l'époque légendaire des Karanides Argéades, progones des rois macédoniens. C'est en raison du vieux mythe protohellénique — qui nous montre Héraklès-Karanos avec ses compagnons *Argeades*, ou *Argei* des latins, passant la mer sur un navire divin, une coupe d'or (δέπας χρύσειον) — que nous voyons seulement vingt et une têtes (χάρσι) à longues chevelures (χαρηνχομῶντες) orner la protohellénique, mais inexpliquée jusqu'à présent, coupe d'or et d'argent, trouvée par le Prof. Ch. Tsoundas à Mycènes même (G. Perrot, *Hist. Art*, vol. VI, 813, fig. 381), le pays d'origine des rois (χάρσιν) Argéades Heracléides de Macédoine. Mais laissons ici ces explications pour mon livre prochain, *Civilisation et Religion protohelléniques*, qui expliquera des choses qui paraissent, aujourd'hui encore, très mystérieuses.

Notons encore que l'autre nom énigmatique de Karanos, celui de *Trigaránus*, s'explique à merveille par la vieille légende pélasgique rapportée par Hérodote² et selon laquelle la dynastie hellénique de Macédoine fut fondée, non pas par un seul, mais par trois chefs bergers, Argéades pélasges, et tous trois frères : Perdicas, le plus jeune des trois, Aeropos, et un troisième, Gavanés (Γαυάνης), nom que l'on ne trouve dans aucun autre texte que celui d'Hérodote. Peut-être faut-il lire Γαυάνης (= Γάρανος = Κάρανος), ce qui expliquerait le nom de *Trigaranus*, c'est-à-dire de Caranus composant une triade avec ses deux jeunes frères de la vieille légende pélasgique.

Un autre fait s'accorde encore de la façon la plus saisissante avec tout ce qui précède, et, en outre, indique clairement que le *Tarvos Trigaranus* n'est qu'une modification du

1. Courby, *Le portique d'Antigone II à Délos* (5^e fascicule de la publication *Délos de l'École française d'Athènes*), 1912, fig. 75 du monument des Progonoi.

2. VIII, 137. — Svoronos, *L'hellénisme primitif de la Macédoine*, p. 196 et sq. (*Journ. intern. d'archéol. numis.*, vol. XIX, année 1919.)

Les 21 statues du monument de Progonoi n'ont pas à l'origine placé sur la base de ce monument, mais sur une navette ex-voto de Ptolémée PATRIS MAKEDON installée dans le

vieux mythe pélasgique du triple Karanos macédonien protohellénique, modification inventée par les *Parisii* eux-mêmes pour symboliser leur origine pélasgique en même temps que la formation de sa capitale, et la force dont ils étaient fiers. Ce fait, c'est que leur ville était alors constituée, non pas par la seule Lutetia, mais par *trois* îles, situées l'une à côté de l'autre, et étroitement unies ensemble de manière à former une cité *triple*, les trois nids sûrs des cigognes pélasges qui symbolisèrent les premiers colons pélasges de ces îles¹.

On pourrait aller plus loin encore, et rechercher le *progonos* du triple Tarvos Trigaranus des *Parisii* aussi bien dans le dieu tricéphale, Tri-Karanos macédonien, sous l'aspect du dieu cavalier thraco-macédonien de quelques reliefs², que dans les terribles et bienveillants *Tritopatores* des Athéniens, monstre trisomate ailé et finissant en serpents, symbole d'autochtonie, qui ornait, comme compagnon d'Héraklès domptant les pays d'Océan (Triton), le vieux Hécatompédon de l'Acropole d'Athènes. En somme, tous ces bons, terribles et braves monstres trisomates et tricéphales appartiennent au culte chthonien des *Progonoi* et ont pour prototype le tricéphale Cerbère, gardien du pays du repos de tous les *progonos* des Hellènes.

Tout cela peut aussi nous aider à comprendre pourquoi, dans le célèbre passage de Lucanus (*Pharsal.*, I, 444-446), par lequel surtout nous connaissons *Esus*, on voit que celui-ci, ainsi que les deux compagnons, *Teutates* et *Taranis*, que lui donne le poète latin, avaient le caractère de divinités guerrières et sauvages, auxquelles on offrait des sacrifices humains, et surtout des *têtes* d'hommes³. En réalité, ce dernier rite n'est

1. « Paris... capitale de la France sur la Seine, qui la coupe en deux parties inégales, dont la plus forte est au nord, et qui y forme trois îles, la Cité, l'île Saint-Louis, l'île Louviers. Cette dernière vient d'être jointe à la rive droite. » (Bouillet, *Dictionnaire historique et géographique*, Paris, 1854, p. 1384).

2. Seure, *Revue des études anciennes*, XVI (1912), p. 240 et sq. (Je dois cette suggestion à M. Ch. Picard, directeur de l'École française d'Athènes).

3. Voyez les passages de Lucanus et de ses scholiastes réunis et classés par Höfer dans Roscher, *Myth. Lex.*, s. v. *Taranis* (p. 87).

sanctuaire de Taureau (partie "bassin").

Antiquaire II a remplacé ce navire de Ptolémée par un navire-annuaire de la bataille navale de Ho, déplacé ces statues sur sa, qui étaient sur le progonos que de Ptolémée I (tout seul roy. de Macédoine)

Une copie du navire de Ptolémée avec ces statues de Progonos
nous est fournie par le relief hellénistique de Preneste bien connue
sur 'malheureusement ne nous donner que la moitié du navire. Ce déplacement
applique admirablement les renseignements fournis sur l'aspect de ces Progonos.
- Ptolémée ou son et sur la monnaie d'argent de ses statues sur la base du Progonos.

pas unique : nous le trouvons aussi dans les vieilles légendes des peuples aborigènes de l'Occident italien, notamment de ceux de Rome, où les fameux *Argei* ('Αργεῖοι), les compagnons grecs d'Héraklès dans son expédition navale en Occident, faisaient également l'objet d'un culte où on leur offrait des têtes d'hommes. Ainsi Macrobe (*Saturnalia*, I, 7, 28-31) raconte que des *Pélasges* (comme ceux que représentent les trois oiseaux *πέλαργοί* du *Tarvos Trigaranus* de Paris), cherchant fortune, reçurent de l'oracle de Dodone le conseil d'aller chercher au pays des *Aborigènes* une île (comme Paris), ayant la forme d'une demi-coupe (*κοτύλη*) et flottante (comme l'étaient Délos et l'île-vaisseau *ἔζρις* de Paris qui *fluctuat nec mergitur*), et, après en avoir pris possession, d'offrir la *dîme* à Apollon, des têtes à l'Enfer (Hadès) et, à son père, des sacrifices d'hommes entiers : καὶ κεφαλὰς Ἀδῆ, καὶ τῷ πατρὶ πέμπετε φῶτα, hommes dont les têtes (*κάρχι*) sont, selon moi, ici comme sur la coupe d'or trouvée à Mycènes par mon heureux collègue le prof. Ch. Tsoundas, le symbole parlant des Pélasges *Karanides Argei* ou *Argéades*, qui accompagnaient Héraklès dans son expédition aux pays celtiques sur une coupe d'or, don du Soleil.

TARANIS = ΤΑΡΑΣ ; TEVTATES = ΤΕΥΘΙΑΔΗΣ

Comme M. S. Reinach l'a déjà reconnu¹, *Esus*, *Teutates* *Taranis*, mentionnés par Lucanus, ne sont pas des divinités panceltiques, mais des divinités spéciales aux peuples autochtones, *aborigènes*, établis entre Seine et Loire. Donc, l'*Esus* des Parisii étant le héros de marins d'origine grecque, *Taranis* pourrait être, s'il n'est pas un nom estropié de *Karanos* lui-même, le démon navigateur *Taras* de la vieille ville de Crète Tarra ou du Taras ville de l'Italie grecque méridionale, démon que nous voyons sur ses nombreuses et belles

1. *Revue celtique*, 1897, p. 137; et *Cultes et Mythes*, vol. I, p. 204.

monnaies traverser les mers à cheval sur un dauphin, son vaisseau à lui. De même, *Teutales* pourrait être le héros *Teuthis* (Τεϋθίς, Τεϋθίδης), chef des Arcadiens au temps de l'expédition des Argéens contre Troie, héros célèbre pour avoir blessé involontairement Athéna, événement qui déterminait les Pélasges Arcadiens, afin d'éviter la colère des dieux, à *fabriquer*, sur l'ordre de l'oracle de Dodone — dont le chêne, ne l'oublions pas, est transformé en Palladium par l'Esus de Trèves, — un *Palladion xoanon*, marqué d'une blessure à la cuisse, c'est-à-dire à l'endroit où Teuthis avait, sans la connaître, blessé la déesse (Pausan., VIII, 28, 4-7). Ces détails font entrer le culte de Teuthis dans celui des *Palladia* fabriqués par Esus pour les marins des *Parisii* et des *Trevires*. Du reste, Teuthis — personnification, dans le culte protogone zoolatrique, du τευθίς (calmar), navigateur des grandes mers, — rejoint, par son second nom Ὀρνυτός, Ὀρνυτίδης Ναύβολος, héros éponyme des ναυολεῖς, ceux qui chargent les navires (οἱ εἰς ναῦν βάλλιν ἤτοι ἐντιθέναι φόρτον ἔχοντες) ou plus probablement, de βάλλειν = ἐντυγχάνειν, celui qui voyage heureusement : ναυτιλομένης εὐτυχῶς (Damm., *Lex. Hom.*)¹.

CERNVNVVS = ΚΕΡΥΝΕΙΟΣ ΕΛΛΑΦΟΣ ΔΑΙΜΩΝ

Tout ce qui vient d'être dit nous autorise, semble-t-il, à essayer d'appliquer le même système d'explication « hellénique » aux figures, souvent aussi énigmatiques, de deux autres autels trouvés sous l'abside de la cathédrale de Paris, à côté et en même temps que celui d'Esus et de Tarvos Trigaranus.

L'un, dont il ne nous reste que la moitié supérieure de ses quatre faces (fig. 7-10), porte, sur deux de ses faces (fig. 9-10), les deux Dioscures CASTOR et [POLLUX], avec leurs chevaux. Ce sont, comme on sait, les protecteurs et les sauveurs

1. Roscher. *Myth. L.e.r.*, s. v. Naubolos, Teuthides, Ornytos.

des marins grecs en périls. Sur la troisième face (fig. 7), on voit HERCVLES, Héraklès, le grand représentant des Argiens et

l'*aller ego* de Karanus-Garanus.

Enfin, le quatrième côté (fig. 8) porte l'inscription : CERNVN-NOS et présente, vu de face, un homme sous l'aspect d'un grossier paysan, assis par terre et portant à



Fig. 7 à 10.

la tête de grandes cornes de cerf, à chacune desquelles est suspendu un bracelet d'or de forme gauloise (*torques*).

On a trouvé en Gaule plusieurs autres reliefs et même des statues¹ représentant le même dieu bizarre, mais sans indication de nom. Ces monuments nous permettent de compléter la figure mutilée de celui-ci : Un relief, trouvé à Reims (fig. 11)², le montre vêtu du large pantalon des Gaulois, barbu, chaussé et assis, les



Fig. 11.

1. S. Reinach, *Rep. de stat.*, vol. II, p. 25, n° 3 (bronze de Clermont-Ferrand) n° 4 ; bronze de Besançon ; vol. III, 75. 1 figure féminine de Cernunnus (la *xepovviris*), bronze celtique d'Angleterre au British Museum.

2. Reinach, *Rep. de rel.*, II, p. 302, 2 ; *Rev. archéol.*, vol. IX (1852), p. 561, et *Rev. mun.*, 1858, p. 45 (De Witte ; cf. *Elite ceram.*, tome II, p. 326) ; *Rev. archéol.*, 1880, I, p. 339 ; II, pl. 11, p. 76 ; Espérandieu, *Recueil des bas-reliefs de la Gaule romaine*, V, p. 6, avec deux grandes et parfaites figures et une riche bibliographie ; S. Reinach, *Guide illustré*, p. 69 ; *Les Arts*, 1903, n° 13, p. 30 ; Saglio, *Diction. des antiq.*, fig. 4963.

jambes croisées, sur une espèce de trône. De chaque côté de lui se tiennent deux dieux grecs, Apollon et Hermès, mais d'une taille sensiblement inférieure à celle de Cernunnos, ce qui s'explique par la suprématie du culte local. Ce Cernunnos, pourvu de grandes cornes de cerf, qui ont disparu en grande partie, porte au bras et au cou les bracelets et les torques gaulois que le Cernunnos du relief précédent porte suspendus à ses cornes; il tient entre ses jambes une grande bourse, dont il répand de la main droite le contenu, c'est-à-dire un flot d'or monnayé, sur le sol, entre un taureau et un cerf, animaux consacrés à son culte. (Voyez les figures du livre d'Espérandieu). Le fronton de la stèle est décoré d'un rat dont nous verrons la signification plus loin.



Fig. 12.

Un autre relief, trouvé à Vandœuvre-en-Brenne, et conservé au Musée de Châteauroux (fig. 12)¹, représente Cernunnos sous l'aspect d'un enfant, de taille sur-humaine, assis par terre entre deux génies portés par de grands serpents et ornant, de l'une de leurs mains, ses grandes cornes, pendant que, de l'autre, ils tiennent l'un un bracelet gaulois, l'autre une bourse, les deux attributs de Cernunnos, qui, là encore, tient entre ses jambes un grand sac d'or (*follis*).

Enfin, sur un troisième haut relief à double face, trouvé à Saintes², notre dieu, deux fois figuré, tient, sur une des faces,

1. S. Reinach, *l. c.*, II, 220, 1; *Catalogue du Musée de Saint-Germain*, 3^e éd., p. 28; *Cultes, Mythes et Religions*, I, p. 53 (vignette); Espérandieu, *l. c.*, p. 364; Mowat, *l. c.*, p. 112; A. Bertrand, *Revue archéol.*, N. S., vol. XLIII, 1882, pl. IX.

2. Mowat, *l. c.*, p. 112; *Rev. archéol.*, N. S., XXXIX, pl. IX, X. Espéran-

assis à côté d'une déesse chthonienne, dans la main droite un *torques* et dans la gauche une bourse ou un sac d'or qui repose sur sa cuisse. Sur l'autre face il est assis de même avec les jambes croisées tenant une bourse à la main droite. Le trône du dieu est orné de deux têtes de taureau. A droite et à gauche deux statues d'Aphrodite de Cnide et d'une autre déesse indéterminée.

Le nom de *Cernunnos* signifie, selon les celtologues, le « cornu », et on regarde généralement ce dieu comme une espèce de Pluton gaulois, dieu de l'enfer et de la richesse. Mowat l'identifie à Jupiter *Cernenus*, d'après une inscription de Dacie, alors que Th. Mommsen pense, avec beaucoup plus de raison, que ce surnom de Jupiter vient simplement du village de Korna, près duquel cette inscription a été trouvée.

Pour moi, je suis persuadé que ce dieu, à l'aspect d'un paysan gaulois, aux cornes de cerf ornées de bijoux d'or, porteur d'une bourse dont il répand l'or, et accompagné, comme animaux symboliques, d'un taureau et d'un cerf à grandes cornes, n'est autre que la personnification du cerf hyperboréen, c'est-à-dire celtique, aux cornes d'or, de la mythologie protohellénique, qu'on nommait *Κερυνεύς*, *Κερύνειος*, ou, au féminin, *Κερυνίτις*, *Κερύνεια* ou *Κερώνεια*. On disait de lui que le chasseur Héraklès — que nous voyons, armé de son arc, sur l'autre face du relief de Cernunnus — était venu, pour le chercher, de la Grèce jusqu'au pays des Celtes hyperboréens (c'est-à-dire le pays où ont été découverts les reliefs de Cernunnus), et que là, enfin, il l'avait capturé ou reçu en don d'Artémis. Les Hellènes qui étaient venus s'installer au pays des Parisii n'avaient naturellement pas trouvé, pour personifier ce peuple hyperboréen puissant et riche, un symbole plus approprié que celui du dieu-cerf Cernunos. L'Apollon hyperboréen et le dieu du commerce Hermès, qui se tiennent à côté de Cernunnus dans le relief de Reims, confirment cette hypothèse. L'explication que je donnerai un peu plus loin de

dieu, *l. c.*, II, p. 260, n° 1319, où se trouve une bibliographie complète. S. Reinach, *Rep. de stat.*, vol. II, p. 256, 1-2.

a souris énigmatique qui remplit le fronton de ce même relief permettra de comprendre d'où venaient ces Hellènes préhistoriques.

LE CERNUNNUS PROTOHELLÉNIQUE CRÉTOIS

Que tous ces mythes appartiennent vraiment à l'âge protohellénique préhistorique, nous en avons la preuve dans une riche série de monuments de cette époque, monuments dont je parlerai plus longuement dans les chapitres *Monstres Knodales* de mon livre *Civilisation et Religion protohelléniques*. Ils représentent la même personnification du cerf hyperboréen aux cornes d'or. J'en cite ici quelques exemples :



Fig. 13.

de bagues protohelléniques, trouvées par D. G. Hogarth¹ à Zakro, port de la Crète occidentale. On y voit (fig. 13) de face un monstre, homme-cerf dont la tête de cerf est ornée d'une seule corne de cerf de dimensions surnaturelles ; il lève ses deux mains humaines au ciel en signe d'imprecation ou de menace apotrep-tique.



Fig. 14.

2° Une autre empreinte d'argile, pareille aux précédentes, et provenant du palais même de Knossos (fig. 14)², nous

1. *The Zakro Sealings*, dans le *Journal of Hell. Studies*, vol. XXII (1902), p. 86, n° 92, pl. IX.

2. Evans dans *B. S. Annual*, VII (1900-1901), fig. 70 ; G. Karo, dans *Archiv. für Rel. Wiss.*, VII, 133, 12 ; Milani, *Studi e Materiali*, III, p. 78, fig. 405 ; Lagrange, *La Crète ancienne*, p. 70, fig. 42 ; R. Dussaud, *Les civilisations préhelléniques*, 2^e éd., p. 384, fig. 286.

donne à peu près la même image du cerf hyperboréen sous les traits d'un homme à tête de cerf frappant de toutes ses forces à l'aide de ses grandes cornes, dont l'une, au lieu d'être ornée de bracelets d'or comme celles du Cornunnus gaulois, porte, accroché à elle, un de ces *rhyta* (cornes à boire) d'or et d'argent en forme de tête de taureau, semblable à ceux qui proviennent des fouilles de Schlieman à Mycènes, et dont le plus célèbre¹ porte, au front du taureau, une grande et belle étoile d'or, qu'on retrouve aussi sur une des cornes de l'homme-cerf de la figure suivante, n° 15. Quant au feuillage placé sur une paire de cornes de *consécration*, qui est dans le champ, derrière le monstre, il sert à indiquer l'endroit où vivait ce monstre, et qui était, comme nous le savons par les sources mythologiques, le bois sacré des oliviers du pays des Hyperboréens où Héraklès captura enfin le cerf aux cornes d'or, le Κερούειος, d'où il rapporta en Grèce le premier olivier.

3° Une autre empreinte d'argile, provenant également du palais de Knossos (fig. 15)². Elle nous présente le même



Fig. 15.

demon-knodalon à corps d'homme et à tête de cerf; mais, au lieu du rhyton entier de l'empreinte précédente, c'est seulement l'étoile du front qui est attachée à l'une de ses cornes, et qui indique, conformément à la légende, que ces cornes étaient en or; en outre, au lieu d'être assis par terre à la manière des cerfs et des bœufs, le

monstre, ici, est représenté au moment où il se relève du sol.

Cette attitude ordinaire du cerf *assis* nous explique pourquoi le Cernunnus du relief gaulois (fig. 12) est assis par terre, et l'exactitude de cette explication est encore démontrée par

1. Karo, *l. c.*, p. 125, fig. 4, d'après l'*Archaeol. Anzeiger*, année 1903, p. 161.

2. Evans, *l. c.*, n° 7 b; Milani, *l. c.*, III, p. 78, fig. 406.

d'autres monuments protohelléniques qui nous représentent des personnifications, tantôt masculines, tantôt féminines, de l'autre animal consacré à Cernunnus, le bœuf. Lui aussi est assis par terre, comme Cernunnus, dans les images que nous offrent quatre empreintes d'argile provenant de Zakro (Crète) et où on le voit en *taureau-homme* (fig. 17)¹, et huit empreintes, également d'argile, qui portent une *vache-femme* (fig. 16)².



Fig. 16.



Fig. 17.

On y a déjà reconnu le Minotaure et Pasiphaé, et le surnom d'*Asterion* (d'ἀστὴρ, étoile), s'accorde parfaitement avec l'étoile qui orne souvent la tête du taureau crétois des *rytha* et qui remplace même le Minotaure dans le centre du Labyrinthe des plus anciennes monnaies de Knossos³.

LECTURE DE DEUX INSCRIPTIONS PICTOGRAPHIQUES CRÉTOISES

Enfin, qu'on me permette d'apporter ici la lecture d'une des inscriptions pictographiques indéchiffrables, jusqu'à ce jour. Cette inscription se rattachant à la thèse que je développe, je ne veux pas attendre plus longtemps pour faire connaître l'heureux résultat de mes recherches.

1. Hogarth, *l. c.*, p. 79, n° 18, pl. VI, 8; Milani, *l. c.*, III, p. 77, fig. 393.

2. Hogarth, *l. c.*, n° 17, pl. IV, 17; *B. S. Annual*, VII, p. 133, fig. 45; Milani, *l. c.*, fig. 394; Lagrange, *l. c.*, p. 70, fig. 41.

3. Svoronos, *Numismatique de la Crète ancienne*, pl. IV, 23-30; V, 3-18 et ss.

Il s'agit d'un des fameux cachets pictographiques protohelléniques de Crète, dont la lecture reste, à juste titre, pour l'archéologie contemporaine, une énigme désespérante. Celui-ci (fig. 18) est formé d'une gemme lentoïde de chalcédoine,



Fig. 18.

achetée par Arthur Evans, en 1898, sur la place même du port de Palaeocastro, près du Zakro de la côte orientale de la Crète¹.

La lecture commence à gauche, comme pour toutes les inscriptions énigmatiques minoïques, et donne le texte suivant : D'UN PORT DE LA MER (indiquée par la stylis mycénienne sacrée de poupes de navires que j'ai reconnue déjà en 1914 dans l'objet )² SORT HÉRAKLÈS LE

DEMI-DIEU CRÉTOIS (symbolisé par le lion hérissé qui fait suite à la stylis) ET ATTRAPE PAR LE COU POUR LE CAPTURER LE CERF HYPERBORÉEN (remplacé presque toujours sur les monuments protohelléniques crétois par le célèbre bouc sauvage *agrimi* des montagnes de Crète) PUISQUE CELUI-CI ÉTAIT EN TRAIN DE DÉTRUIRE UN DES OLIVIER SAGRÉS DES HYPERBORÉENS (arbre que nous voyons, à la fin de la légende pictographique, protégé par les cornes de consécration ou apotroptiques).

Ajoutons que ce cachet est un de ceux qui appartenaient aux prêtres crétois du culte des oliviers sacrés, ou aux *épistates* chargés de garder les bois d'oliviers ou les *pitchoi* d'huile des rois locaux, cachets qui contenaient tous une prescription ou une menace dont le sens était le suivant : CELUI QUI DÉTRUIRA OU ENDOMMAGERA UN DES OLIVIER S'APPARTENANT AU ROI, OU VOLERA SON HUILE SACRÉE, EN RAISON DE L'USAGE CULTUEL QU'IL EN FAIT, — SERA CONDAMNÉ A L'ÉTAT D'ESCLAVE COMME LE CERF

1. A. Evans, *J. H. St.*, XXI, p. 154, fig. 31; Milani, *Studi e Materiali*, III, p. 44, n° 198.

2. Svoronos, Πώς ἐγεννήθη καὶ τὴ σημαίνει ὁ Δικέφαλος; ἀετός τοῦ Βυζαντίου, p. 25 et s., Athènes, 1914, librairie *Hestia*, rue du Stade, 44, *Journal intern. d'Archéol. Num.*, vol. XVI (1914), p. 89 et s.

HYPERBORÉEN, OU SERA MIS A MORT (comme l'Hallirothios d'un autre cachet pictographique très connu provenant des archives hiéroglyphiques du palais de Knossos¹, fig. 19).

Ce second cachet contient dans un carré de lignes une légende pictographique composée d'un pied humain blessé au genou par une double hache ; à côté se trouve un grand poisson. Il faut lire : « La Grande Déesse marine (symbolisée par le poisson) frappera à mort de sa double hache l'homme sacrilège qui abîmera les oliviers sacrés gardés par le sékos (le carré des lignes qui contient le type). »

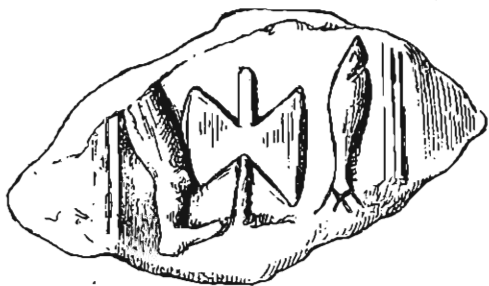


Fig. 19.

Voici à présent comment j'appuie cette lecture, qui n'étonnera personne quand nous exposerons, dans notre prochain livre, la manière de lire et comprendre ces légendes pictographiques. On connaît le vieux mythe protohellénique selon lequel Poseidon fut irrité d'avoir perdu son procès contre Athéna par le témoignage du roi Kekrops ; celui-ci avait assuré qu'Athéna avait été la première à prendre possession du rocher de l'Acropole. Il avait apporté pour preuve l'olivier sacré que la déesse y planta en signe de cet acte. Poseidon, irrité, envoya son fils Halirrothios, armé d'une double hache, pour détruire cet arbre sacré. Mais au moment où celui-ci levait la double hache pour frapper l'arbre sacré, celle-ci, qui était la double hache divine de la Grande Déesse de la mer², lui échappa des mains et, au lieu

1. A. Evans, *Scripta Minoa*, p. 19, fig. 9, et p. 152, 16 ; Milani, *l. c.* ; B. S. A. VIII, p. 107, fig. 64 ; Lagrange, *Crète ancienne*, p. 33, fig. 18.

2. Voyez la Grande Déesse marine des moules de pierre trouvés au port de Palakocastro de Crète et publiés par M. Steph. Xanthoudidis, *Ephém. Archéol.*, 1900, pl. 3-4 ; (— Caro, *Arch. f. Rel. W.*, VII, 1904, — 146, fig. 27-28 ; Lagrange,

de frapper l'arbre, elle blessa le pied du sacrilège. Il en mourut. De là cet olivier primitif reçut ensuite, ainsi que ses rejetons, l'épithète, célèbre dans le culte, de l'olivier *μορία*, celle qui donne la mort¹. J'attire l'attention du lecteur sur la façon dont est clairement indiqué, sur notre bague pictographique, le fait que la hache est enfoncée dans le genou humain d'à côté. L'espace qui la sépare du poisson montre qu'on ne peut pas attribuer ce fait au manque d'espace du graveur. Qu'on n'oublie pas ici qu'*Halirrothios* (celui qui cause le bruit impétueux de la mer), nom qui est aussi une *epiclesis* de son père Poseidon (*Schol. Pind.*, pl. 11-83), avait pour mère soit *Bathykleia* (la déesse des profondeurs de la mer), soit *Euryte* (celle qui rend les vagues belles), nom qui nous rappelle celui des jumeaux *siamois* *Eurytos-Kteatos* qui personnifiaient la double hache de la Grande Déesse protohellénique.

EVRISES = EVRYSACES = ΕΥΡΥΣΑΚΑΙ

Celui des trois reliefs de la Cité de Paris qui porte sur une de ses faces (fig. 20) la dédicace des marins parisiens citée au commencement de cet article est particulièrement important pour démontrer l'exactitude de notre explication.

Sur la seconde de ses faces (fig. 22) on voit l'inscription énigmatique EVRISES (qu'on a pris encore pour un mot celtique¹) au-dessus de trois hommes barbus debout et de face,

l. c., p. 69, fig. 39; Dussaud, *Civil Préhellén.*, p. 343, fig. 210. Cette déesse, symbolisée par les doubles haches et les branches d'olivier, marche sur le grand coquillage marin (στρείς), dont elle est née, et porte sur la tête une barque transportant l'olivier sacré des Hyperboréens.

1. *Schol. Aristoph. Nub.*, v. 1005 (G. Barth, *Μορία-σηχός*, dans *Athena*, revue philol. d'Athènes, vol. XIII, p. 167 et s.; Svoronos, *Journal Inter. d'Archéol. Num.*, vol. XII, p. 144 et vol. XIV, p. 215 et s.; Suidas, Photius, *Etym. magn.* s. v. *μορία*. *Apostol. Paroem.* XI, 75; Servius, *Vers. Geogr.*, I, 18.

1. Stokes, *Bezzemb. Beitr.*, XI, 137 ss.; — Holder, *Alt-kelt. Sprach.*, s. v.; — Ihm, s. v. *Eurises*; dans Pauly-Wissowa, — *Real. Encycl.*; — Orelli, 1993.

armés de lances et de larges boucliers et coiffés, non de casques de soldats, mais de bonnets de marins. Sur la troisième face de l'autel (fig. 21), se trouvent encore trois autres figures imberbes mais identiques, la troisième presque effacée, de telle sorte que nous avons en tout six *Eurises*, trois hommes et trois jeunes hommes, dont un seul, barbu, sur la deuxième face, porte, en plus, un symbole : un large cercle énigmatique



Fig. 20 à 23.

qu'il présente de la main droite et dont on ne voit d'ailleurs qu'une partie.

Que peuvent bien être ces *Eurises*, restés jusqu'à présent mystérieux pour tout le monde?

Dans la mythologie protohellénique nous trouvons les *Εὐρύσαχοι*, *Εὐρύσάχι*, *Εὐρύσάχιδες*, mots qui, transcrits en latin, ont donné *Eurysaces* et enfin, dans la bouche des Gaulois, qui ne prononçaient pas la terminaison, *Eurysas*, d'où provient vraisemblablement le mot *Eurises*. Ces *Eurysaces* grecs étaient des marins soldats de Salamis. Ils descendaient d'Eurysaces (le héros au large bouclier : *εὐρύ σάχος*), fils d'Ajax Télémônien, le *σακισφόρος* (Soph. *Ajax*, v. 19), qui portait, comme

on sait, un énorme bouclier (σάκος), et dont la race pélasgique est venue de bonne heure s'établir à Athènes, à laquelle ils apportèrent la possession de cette île fameuse par ses marins et ses commerçants. Ils donnèrent à Athènes, (dans laquelle au temps historique ils avaient pour centre l'*Eury-sakeion*) quelques-uns de ses citoyens les plus illustres, comme Miltiade, Cimon, Alcibiade, l'historien Thucydide, etc.

Ajax avait eu Eurykases de sa captive Tekmessa, fille du roi de Phrygie, Téléutas. Au moment de mourir, Ajax confie Eurysakes à son frère Teukros, qui l'envoie à sa place de Troie à Salamis. La même légende fait venir plus tard ce Teukros, l'*alter ego* d'Eurysakes, au pays des Celtibères d'Espagne, d'où il gagne le pays océanique des Gallaeci. Ce qui montre l'union étroite qui relie ce Teukros et ses compagnons à l'Esus, le Troyen des Parisii (qui était aussi un τελεστής = Teleutas = Teukros de τέρχω), c'est qu'il existe une figure plus ancienne de ce Teukros dans la personne de son homonyme, le tout premier roi du pays des Troyens (Teukriens). Les deux personnages se trouvent reliés l'un à l'autre, le Teukros, frère d'Eurysakes, étant désormais considéré comme un descendant de l'ancien Teukros¹, par Laomédon et l'héroïne phrygienne *Hésione*, qui est précisément la forme féminine du nom de notre Esus ou Hésus, et qui, comme Esus = Asos, donna son nom aux Grecs d'Asie, aux *Asiates*².

Or ce premier Teukros et ses compagnons, représentants des aborigènes de Troie, et surtout de ses célèbres archers (dont le second Teukros, celui des poèmes homériques, est le plus connu), vient du pays des archers par excellence, la Crète. Il était le fils d'une nymphe crétoise du mont Ida et du fleuve crétois Scamandros (c'est-à-dire celui qui encercle

1. Voy. l'arbre généalogique établi par J. Schmidt, dans Roscher, *Myth. Lex.*, s. v. *Teukros*, p. 406.

2. Hesych. : Ἡσιονεῖς οἱ τὴν Ἀσίαν οἰκοῦντες Ἕλληνες.

et protège d'une clôture (μάνδρα), les σπηλαί, chapelles des dieux, primitivement des oliviers sacrés, comme celles d'Esus)¹. Ce Scamandros, dont le caractère sacré est encore nettement indiqué par son second nom de Courète (Κούρης), qui est aussi le nom des premiers prêtres crétois qui adorèrent et protégèrent à sa naissance Zeus *Kretagenes* ou *Asios*, vient, avec son fils Teukros, à la tête d'une armée, de la ville de Rhaukos de Crète, — pays par excellence des prêtres purificateurs —, au pays des Bebryces, c'est-à-dire des Troyens (Τρῶες), pour combattre le fléau des souris, des rats des champs (ἄρουραῖοι, *autochtones*, γηγενεῖς, *terrigenes*), animaux *rongeurs* (τρῶκται, de τρώξ, au génitif τρωγός, du verbe τρώγω, *je croque*, qui est, à mon sens, la source étymologique du nom du peuple autochtone des Τρῶες). Les Crétois donnaient à ces rats des champs le nom de σμίνθοι², d'où le surnom de Σμινθέως donné à l'Apollon de Crète et de Troie, dieu tueur des rats (μυοκτόνος), qui, en les détruisant, ne préservait pas seulement les champs, mais protégeait aussi les hommes des maladies pestilentielles que ces animaux propageaient.

Selon une des variantes de la légende, ces Teucriens de Crète, compagnons de Scamandre, arrivèrent à Troie en vertu d'un oracle d'Apollon. Après une famine qui avait ravagé leur pays, et qui les avait déterminés à s'expatrier, ce dieu les avait engagés « à mettre un terme à leur voyage et à s'établir dans un endroit où les *indigènes* (γηγενεῖς) viendraient les assaillir. Ils se mirent en route, et, s'étant approchés des côtes de la Troade, ils se préparèrent au combat, s'attendant à voir paraître quelques indigènes et à être vivement attaqués. Mais, s'étant endormis, des rats sortirent de la terre. Ils donnent dans leur langue, à ces animaux, le nom de σμίνθοι. Les rats se mirent à ronger les ceinturons, les courroies de leurs armes et tout

1. Il était défendu, sous peine de mort, de manger de la verdure ou de boire de l'eau de ce Scamandre. (Cf. Roscher, *Myth. Lex.*, s. v. *Skamandros*, p. 982).

2. Voyez les nombreux textes réunis par A. de Witte dans son article *Apollon Smynthéen* (*Revue numismatique*, Paris, 1858, p. 11, note 2).

ce qui était de cuir, de sorte que les armes devinrent inutiles. Quand donc ils se furent réveillés, ils voulurent faire usage de leurs armes, et, voyant que beaucoup de leurs courroies avaient souffert, ils s'imaginèrent avoir subi un grand malheur et résolurent de faire la guerre aux rats. A la fin, l'oracle leur revint à la mémoire, et, croyant en avoir compris le sens, ils restèrent dans l'endroit où ils se trouvaient; ils fondèrent une ville à laquelle ils donnèrent le nom de *Smynthé*, et ils honorèrent Apollon *Smynthéus*, comme qui dirait *rendant ses oracles au moyen des rats*. Et ils dédièrent une statue qui le représentait mettant le pied sur un rat, pour montrer qu'il frappait l'animal. Telle est l'histoire troyenne des rats rongeurs d'armes¹. »

Ce qui précède me permet tout d'abord de penser que les *Eurises* de notre relief de l'autel de Paris ne sont qu'un groupe d'*Eurysacés*, hommes et jeunes hommes, Pélasges de Salamis, soldats et marins à la fois, armés de larges boucliers (ἄνδρες ἀσπιστῆρες, ἐν χλιδῇ λεώς, Sophocle, *Ajax*, v. 365), et qui seraient venus jusqu'à Paris avec Teukros, le Crétois conquérant et colonisateur du pays barbare de la Troade, pays des rats *croqueurs* (τρῶγες). Ensuite, je m'explique maintenant pourquoi, sur le même autel, le principal de ces *Eurises* porte un large cercle énigmatique, qui n'est certainement pas autre chose que le cercle de bois (*stéphané*) de l'énorme bouclier à sept peaux de bœufs de l'ancêtre des Eurysacés, Ajax Télamonios, dont les rats indigènes de Troie, ou même de Paris, devaient avoir mangé tous les cuirs, rats *indigènes* (*terrigenes*) dont un représentant orne le fronton de l'édicule du relief gaulois où se tient assis le dieu *Cernunnus* (fig. 11), personnification des peuples gaulois indigènes, conquis et exploités à l'époque préhistorique protohellénique par mes compatriotes Eurysacés, mais qui, à leur tour, ayant rongé les armes de ces Hellènes,

1. Traduction A. de Witte, l. c.; Eustathe, *Ad Iliad.*, A, 39. Cf. Tzetzes, *Exegesis in Iliad.*, p. 96; Schol. *Hom. Il.*, l. c., Tzetzes, *Ad Lycoph. Cassand.*, 1302; Serv. *ad Verg. Aen.*, III, 108; Strabo, XIII, p. 604; Elien, *Hist. Anim.*, XII, 5.

les transformèrent, de guerriers ennemis, en pacifiques commerçants et navigateurs, dont les *nautae Parisiaci* sont les descendants aux temps historiques.

SENANI USEILOM = ΣΕΝΩΝΕΣ ΕΙΣΕΙΛΑΟΥΝ; SENONES = ΣΕΜΝΩΝΕΣ;
 SEQUANI = ΣΗΚΟΑΝΟΙ = ΣΗΚΟΦΥΛΑΚΕΣ
 = AEDITVI = GARDIENS DE LA SAINTE CHAPELLE.

La dernière face du même autel des *Eurises* peut être expliquée dans le même sens. Elle porte cette inscription, également mystérieuse : SENANI USEILOM, au-dessus des têtes de cinq personnages appartenant, au moins d'après leur costume, à un autre peuple que les Hellènes *Eurises*, aux *Senani* ou *Senones*, mentionnés comme une nation gauloise de la Gallia Lugdunensis, qui habitait sur la rive gauche du cours supérieur de la Seine.

Mais que signifie ce mot énigmatique : USEILOM, qui, avec le mot SENANI, forme une inscription correspondante à l'inscription latine de la face principale du même autel : *Nautae Parisiaci POSIERUNT* ?

Cette fois, encore, il s'agit, selon moi, d'un vieux mot grec rituel : εἰσελεῖν (= εἰσάγειν : Hesychius), par lequel mes compatriotes exprimaient l'introduction et l'établissement d'un culte : Σένωνες εἰσεύλουν¹ = *Les Senones ont introduit (s.-e. le culte des Euryses)*.

Les *Senones*, que les Grecs appelaient aussi Σέμωνες et Σέμνωνες, du mot σεμνός (*pieux, vénéré, auguste*, comme l'étaient réellement leurs σεμνόθεοι, *druides*), étaient certaine-

1. Du verbe εἰσελεῖν, (εἰσιλλεῖν) : Cobet (comparez Ἐξελεῖν = ἐκδιλλεῖν : Hesychius) faire entrer, faire commencer, consacrer un culte étranger (comme celui des *Eurises*), voyez de plus les mots parentes εἰσηλύσιον (*prix ou droit d'entrée, sacrifice*), εἰσηλυσία (*entrée*), εἰσηλύσις (s. e. ἱερὰ) = εἰσκτήρια *sacrifices que faisaient les magistrats le premier de l'an en entrant en charge*), εἰσῆλσις (*prix d'entrée, entrée*), εἰσῆλυδες = ἐπηλυδες *étrangers, hôtes qui surviennent, intrus*), εἰσέλσις (*irruption*), εἰσελαστικοὶ ἀγῶνες, *ludi iselastici* (*jeux d'un caractère sacré à l'entrée d'une divinité, d'un vainqueur, d'un empereur*). Cf., pour tous ces mots, les grands dictionnaires grecs. Pour le dernier, voy. Plin., *Lettres*, X, 118, 119, et Head, *Hist. num.* 2^e édit., p. LXVIII.

ment regardés comme un peuple sacré des druides celtes. Suidas, par exemple (s. v. *θειάζουσα* : celle qui se livre aux transports d'une inspiration divine, prophétesse, sibylle) cite *Ganna*, fille d'un roi de ces mêmes Semnones, comme une prophétesse *ἐνθουσιῶσα* et *μινυμένη* des Celtes, comparable à la célèbre *Veleda*. Ils étaient donc, ces *Senani* de notre relief, ceux qui, plus que tous autres, pouvaient adopter et faire accepter chez eux et chez leurs voisins Celtes, les *Parisii*, un culte étranger, comme l'était celui des *Eurises* grecs.

Les habitants de la Seine voisins des *Parisii* se nomment chez les Latins *Sequani* et chez les Grecs *Σηκοανοί*. Ils considéraient leur ville, nommée *Σηκοανός*, comme une colonie grecque de Marseille (*Σηκοανός, πόλις Μυρσαλιωτῶν*, Et. de Byz., s. v.). Ainsi, quand je vois les oliviers sacrés (*Σηκοῦ μορία*¹) que garde le triple héros grec *Tarvos Trigaranos* du relief de l'île de Lutetia, olivier que le culte primitif hellénique désignait constamment par les mots de *σηκοῦ μορία*, de *σηκός*, *enclos sacré* qui les mettait à l'abri de toute atteinte, laquelle était punie de mort (*μόρος*), je ne peux me défendre de l'idée que mes compatriotes voyaient dans les *Σηκοανοί* les gardiens sacrés et légendaires du fameux bois des oliviers hyperboréens où Héraklès a pris, avec leur consentement, un olivier pour venir le planter à Olympie² ou, plus exactement, dans l'île de Délos, où paraît avoir été introduit en premier lieu le culte de cet arbre³.

LUTECIA = ΛΟΥΣΗΤΙΑ

Le palladion qu'Esus fabrique, pour le culte des *Parisii*, avec un des oliviers sacrés qui garde leur *Tarvos Trigaranus*, avait comme rite principal, dans la mythologie protohellé-

¹. G. Bart, *Σηκός μορία*, dans l'Αθηνᾶ, revue philologique d'Athènes, vol. XVII, p. 166 et s.

². Pindare, *Olymp.*, 3, 14 s.; Pausanias, 5, 77.

³. C'est ce culte qui fait le sujet principal de mon prochain livre.

nique, la λούσις (*bain*) dans un fleuve, dans un ruisseau, dans une source, ou même dans l'océan¹, d'où le surnom de Λουσιάζ, Λουσηίς, donné à Pallas, et le nom de Λουσοί², donné à une ville pélasgique d'Arcadie, à cause du fleuve Λούσιος, célèbre pour ses bains rituels et cathartiques de la naissance de Zeus. Le nom des *Lutecii*, qui conservaient chez eux le vieux culte du Palladion d'Asios, n'aurait-il pas sa source étymologique dans ceux de Λουσοί — Λουσιάται — Λουσηίσιαι — Λουσηίτιοι — Λουτήτιοι — Lutetii — Lutecii — Λουσητία — Λουκοτοκία, ce dernier du primitif Λουσοτοκία (λούσις + τόκος) de la naissance de Zeus: ἐπὶ λουτροῖς δὴ τοῖς Διὸς τεχθέντος (Paus., VIII, 28, 2), ou bien ce mot Λουκοτοκία désignerait-il la *ville-lumière*, où est née la lumière de la nouvelle religion de Zeus, que les druides *Senani* avaient accueilli et installée chez les Parisii?

PARIS = ΒΑΡΙΣ = NAVIRE SACRÉ

Si, comme je le pense, tous ces mots, considérés jusqu'à présent comme celtiques, sont en réalité des mots d'origine grecque, j'en arrive à me demander si le nom même de la ville de *Paris* n'aurait pas également une étymologie grecque, liée aux mêmes rites protohelléniques.

Pour envisager cette hypothèse, il convient d'abord de rappeler que dans les langues indo-européennes la lettre grecque Β (*b* dans le latin, le sanscrit, etc.) se transforme en Π (*p* dans les langues du nord) et, en outre, qu'en Grèce même le Π se substitue souvent au Β (par exemple, πᾶν pour βᾶν, πικρόν pour βικρόν, πύξος pour *buxus*, πύρρος pour *burrus*, etc³). Nous pouvons donc supposer que les colons grecs protohelléniques installés à Paris, nommèrent primitivement cette ville Βᾶρις. Or, c'est là précisément le nom proto-

1. Cf. Callim., Hymne V, Λουτρὰ Παλλάδος.

2. Pherekr., chez Apollodore, III, 70; Callim., l. c., v. 57-130; Gruppe, *Griech. Myth.*, p. 775.

3. Cf. le *Dictionnaire grec* de Liédet et Scott, aux lettres Β et Π.

hellénique de l'emblème parlant et séculaire de cette ville, du navire sacré et impérissable (ἀνώλεθρον), qui *fluctuat nec mergitur*. De même, l'arche sacrée de Noé, ce navire-maison insubmersible, était caractérisée par le mot Βᾶρις. De même encore, la grande montagne de l'Arménie sur laquelle s'arrêta l'arche de Noé à la fin du déluge, reçut des Arméniens primitifs de l'Arménion de Thessalie le nom de Βᾶρις. On voyait sur cette montagne les restes vénérés de ce navire¹, on lui rendait un culte comme à une divinité — le grand culte du navire hyperboréen des Grecs, dont le centre était Délos l'*île-vaisseau* par excellence —, et sa personnification ou son temple portait aussi le nom de βᾶρις (ὁ Βαρίδος νέως : Strabon, XIV, 531).

Ce même mot protohellénique de Βᾶρις (en égyptien *baris*, en copte *bari*) servait aussi à désigner les navires sacrés des Égyptiens, que nous décrit Hérodote (II, 96 et 60, 91), et qui, par leur construction en forme de σκεδῆαι, étaient insubmersibles. Les Égyptiens les utilisaient pour les cultes locaux, ainsi que pour le transport des dieux et des morts (Diodore, I, 96 ; Suidas, s. v. Βάρεις et Βάρεις ἐλερῶντιναι). Le nom de Βᾶρις (Σασῶρις = Σωζόρις *Barea, Varea*) était aussi celui d'une petite ville du fleuve Βαρηνός (Granique) du pays de Troie d'où est parti Asios — autre Enée —, avec le *palladion* et sa βᾶρις pour venir à Paris. C'est encore le même nom de Βᾶρις (*Baris, Βάριον, Barium* et Βαρήτιον) que portait et que porte encore aujourd'hui le port principal de l'Italie orientale du sud, ville qui, depuis les temps anciens jusqu'à maintenant, a gardé pour emblème, comme Paris, sur ses monnaies et ses écussons, un *navire sacré*, Βᾶρις. Un autre grand port de la Troade s'appelait *Parion* (Πάριον). L'île de Paros, qui flotte près de Délos, porte sur ses monnaies, au vir^e siècle avant notre ère, *une chèvre au dessus d'un dauphin*², comme symbole des navires égéens (et égyptiens) primitifs dont la proue avait

1. Nicol. Damasc., chez Josèphe, I, 3, 6.

2. B. M., Cat. Crète and Aegean Islands, pl. XXVI, 1.

la forme du cou et de la tête d'une chèvre sauvage *égéenne* (crétoise = *agrimi*)¹, animal qui se trouve en relation religieuse avec les *αἶγες* = *chèvres* et *vagues* (de *αἶξ*) de la mer *Egéenne* (Αἰγῶν πέλαγος). Le petit îlot phénicien sur lequel était bâtie la ville d'Arados, célèbre par ses marins (Pline, IV, 31, 34), et dont les monnaies portent, depuis le v^e siècle, une galère sacrée comme emblème (B. M., C., *Phœnicia*, pl. I-IV), avait pour premier nom celui de *Paria*. La nom de *Pharos* (ἡ πρότερον Πάρος, colonie de *Paros*, Strabon, VII, 315) était donné à une autre île de la mer Adriatique, qui a pour emblème, sur ses monnaies, la même *chèvre* que *Paros*. Le même nom de *Pharos* servait aussi à désigner la célèbre île égyptienne où était localisé le culte de l'Isis, Φαρία ou Βαρία, la protectrice des navires sacrés. Cette île s'appelait aussi Ἀργέου νῆσος πρὸς τῷ Κρυώδι (Et. de Byz., s. v.), du nom d'Argéas, l'éponyme des Macédoniens Argéades qui composaient l'équipage du navire sacré d'Héraklès, l'*Argo*, dont un auteur latin (Fest., p. 334 b, 8-10) fait venir le nom d'*Argaea* ou *arcaeae*, de *arcere* (ἀρκεῖω ou ἔρκος) *arca*, en français *arche*, le navire du déluge, la βᾶρις. Sur une splendide bague protohellénique, récemment trouvée et encore inédite, c'est également sur un navire sacré, de la même forme que la *baris*, que nous voyons arriver à Délos les vierges qui apportaient les *hiera* (saint des saints) du peuple fabuleux et hiératique des Hyperboréens. Le capitaine hyperboréen du navire sacré qui portait les vierges hyperboréennes et leurs compagnons les cinq *Perphérées* (les errants) à Délos² s'appelait aussi *Abaris* (βᾶρις avec un α épitratique, c'est à-dire *navire sacré par excellence*). Comme son navire, qui n'est au fond que le croissant de lune *Asteria*-Délos, dont la *baris* céleste imite la forme, il

1. Voyez, par exemple, le navire sacré de Sokaris (Roscher, *Myth. Lex.*, s. v., fig. 1, p. 1126), et la superbe tête d'*agrimi* qui ornait une galère égyptienne (Maspero, *Les premières mêlées des peuples*, p. 196, fig. 1).

2. Voyez la grande bague d'or mycénienne trouvée à Tirynthe avec le navire et l'équipage d'*Abaris*, les cinq *Perphérées* et les deux vierges Hyperboréennes : *Arch. Deltion*, 1916, annexe, p. 15, fig. 2.

avait le don de pouvoir voler à travers les airs ; et, en cela, ils étaient, selon moi, les ancêtres du navire et du capitaine volant hollandais, *Fliegende Holländer*, le *vaisseau-fantôme* des mers celtiques, qui, comme la *baris-lune*, voyageait pendant la nuit, errant partout comme le navire d'Abaris et des Perphérées, les *errants* (περιφερόμενοι) hyperboréens ou *planètes* de la mer égéenne.

PARIS = PÂRIS = ΠΑΡΙΣ

Enfin il y a un autre *Paris* que la ville de ce nom. C'est le célèbre héros, troyen comme Asios, *Paris*, autrement dit *Alexandros* (celui qui, comme un navire ἀνώλεθρον, sauve la vie des hommes qu'il porte).

Sur l'étymologie du nom de ce héros fatal, les auteurs, tant anciens que modernes, ont émis cent opinions diverses. Les anciens, jouant sur les mots, nous disent qu'il était « celui qui était nourri dans un sac de provisions » (ὁ ἐν πήρᾳ τροφείς, Schol. Euripid. *Andr.*, v. 293), ou « celui qui évita la mort » (ὁ παρελθὼν τὸν μῆρον, Schol. *Il.*, III, 325). Les savants modernes n'ont pas été plus heureux¹. Les uns supposent que ce nom vient de Φῆρις, de la racine φχ (sanskrit *bha*), et signifie *dieu de la lumière* (Uschold) ; d'autres, au contraire, le font venir de *Panis*, c'est-à-dire démon de l'obscurité (Max Müller) ou de *pani*, c'est-à-dire *voleur, ravisseur* (Oskar Meyer) ; ou du zend *par*, c'est-à-dire *faire la guerre*, par conséquent le *guerrier* (G. Curtius) ; ou de l'éolien *Maris*, qui le fait entrer dans le cycle dionysiaque (Max Meyer) ; ou du thracien *poris*, c'est-à-dire *celui qui frappe* (Tomaschek) ; ou de *παρσάτης*, *frère d'armes* (Sam Wide) ; ou du sanscrit *para*, c'est-à-dire *le premier, le meilleur* (Kretschner) ; ou de *πρεῖας*, *le serpent sacré gardien*, c'est-à-dire *le défenseur* (Gruppe), etc.

Pour moi, ce héros néfaste n'est, comme *Abaris* et le

1. Roscher, *Myth. Lex.*, s. v. *Paris*, p. 1581 s.

Fliegende Holländer, que la personnification de son navire fatal et divin *baris* (παρίς), qui, en enlevant injustement l'épouse d'un roi hellène, souleva la colère des dieux et des hommes, la vengeance de la mère d'Hélène, Lédä-Némésis, et fut ainsi la cause principale de la guerre de Troie, qui se déroula dans le pays de cet *Esus* et de ses compagnons *Teucriens* que nous retrouvons jusqu'à Paris. Le lecteur n'a qu'à comparer le navire de la plus récente des anciennes représentations du rapt d'Hélène par le héros Pâris' avec celui des plus anciens sceaux de la ville de Paris, sceau de *mercatorum aque Parisius*, de l'an 1200 après J.-C.², pour constater que le temps qui sépare l'une de l'autre ces deux images n'a rien changé à la forme du navire, qui a toujours l'apparence d'un croissant, le navire volant du ciel, dont il est à l'origine le symbole. Le lecteur comprendra en même temps, et pour la première fois sans doute, par cette explication, pourquoi le *navire-fantôme* des mers celtiques est un navire condamné, ainsi que son capitaine, à naviguer perpétuellement, comme le juif errant *Ahasverus* (ὁ Ἀβχαρὶς³) et à ne connaître le repos que le jour où il se trouverait enfin une *épouse fidèle à son mari*³, c'est-à-dire précisément le contraire de la fatale épouse de Ménélas, qui causa, avec Pâris, la funeste guerre de Troie.

*
* * *

Après tout ce que je viens de dire, je crois pouvoir conclure que la capitale des Parisiens a abrité un très vieux culte protohellénique, introduit chez les aborigènes Celtes du pays, et avec leur propre consentement, soit par des colons grecs des temps historiques, venus de Marseille, les Σηχοῖνοι,

1. Brunn, *Rilievi*, vol. I, 17, 1; Roscher, *l. c.*, p. 1635, fig. 13.

2. *Nouveau Larousse illustré*, s. v. Paris; figure du sceau.

3. G. R. Kruse, *R. Wagners Tondramen*, vol. I, *Der fliegende Holländer*, *Introd.*, p. 1.

soit plutôt par des marins pélasges d'une époque préhistorique qui, venant de la Méditerranée, et suivant le cours des fleuves, devaient nécessairement passer par Paris pour atteindre les ports commerciaux de l'Atlantique et de la Thulé britannique¹.

Un tel voyage, qui n'a, en somme, rien d'invraisemblable pour l'époque de la grande thalassocratie minoïque, nous est attesté, d'abord par la légende d'Héraklès errant sur sa *coupe-navire d'or*, à travers les pays celtiques, vers *Erytheia*, la grande île fabuleuse de l'Océan Atlantique, ensuite par la légende — ce qui ne veut pas dire fable — rapportée par Hékatée et « quelques autres » qui nous disent « qu'en face de la Celtique il existe dans l'Océan une île qui n'est pas moins grande que la Sicile, et qui, située sous la constellation de l'Ourse, était habitée par le fameux peuple des Hyperboréens² ».

A propos de cette île, que plusieurs auteurs anciens identifient avec la Thulé britannique, la légende utilisée par Hékatée ajoute : « On va même jusqu'à dire que quelques Grecs ont voyagé chez les Hyperboréens, qu'ils y ont laissé des offrandes magnifiques, avec des inscriptions en lettres grecques, et que, réciproquement, l'hyperboréen Abaris est venu autrefois en Grèce pour renouveler avec les Déliens les liens d'amitié et de parenté qui existaient entre les deux peuples. » (Diodore, *l. c.*). Comparez avec cette légende celle qui fait du croissant céleste un navire sacré, la ἄσπερς *Asteria*, qui descend du ciel dans la mer égéenne pour s'y fixer, après avoir flotté longtemps, sous le nom et la forme de l'île Délos³, où vient l'Abaris de la légende.

Je crois avoir maintenant démontré que, dans toutes ces légendes, il n'y a pas seulement de l'imagination, mais aussi un fonds historique. Si les résultats auxquels ont abouti

1. Strabon, IV, 177, 2.

2. Diodore, II, 47.

3. Callim., *Hym. Del.*, v. 35, etc.

mes recherches sont réellement conformes à la vérité, Paris perd de son Panthéon quelques dieux celtiques, grossiers et sauvages, mais il y introduit des dieux helléniques et il peut se glorifier d'avoir pour fondateurs des héros de la plus noble origine grecque, qui ont fabriqué, érigé et adoré, sur les rives de la Seine, ces *palladia* vénérés qui rendaient impérissables nos cités et nos navires. Peut-être est-ce à ce palladium d'Esus-Asios — le héros *ἄσιος*, de bon augure — que cette ville illustre doit d'avoir pendant tant de siècles flotté à travers les âges sans jamais être submergée, comme le navire, son symbole, et aussi comme le navire de la nation hellénique, qui, selon le véritable oracle sibyllin, « est momentanément couvert par les vagues (*βυπτιζέει*), comme une outre (*ἄσζός*) l'outre, qui fut le premier navire des hommes, mais qui, par la volonté des dieux, ne sera jamais englouti pour toujours (*δύναται δ'οὐ θέμις*) ».

On dit parfois que les Parisiens sont les Athéniens des temps modernes. Qu'on me permette de penser que ce n'est pas là seulement une vaine expression, mais que, dans les qualités spirituelles qui rapprochent les Parisiens d'aujourd'hui des Athéniens d'autrefois, il y a un atavisme réel, et que les colons grecs qui ont donné à l'antique Lutèce ses premières croyances, la légende des Eurysaces de Salamis et d'Athènes, lui ont laissé aussi quelque chose de leur génie.

J. SVORONOS.

Athènes, Septembre 1920.



